

Regina Bochenek-Franczakowa

Les "Lettres d'un voyageur" de George Sand : jeux et enjeux de la communication épistolaire

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 1, 97-105

2000

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Regina Bochenek-Franczakowa

Université Jagellonne

**LES LETTRES D'UN VOYAGEUR DE GEORGE SAND:
JEUX ET ENJEUX DE LA COMMUNICATION ÉPISTOLAIRE**

Les *Lettres d'un voyageur* de George Sand sont une œuvre unique dans le genre épistolaire. Les douze lettres qui la composent, publiées dans les revues en l'espace de deux ans et demi¹ et publiées en volume en 1837, constituent un ensemble dont il serait difficile d'établir la nature d'une manière tranchante. De l'aveu de la romancière elle-même, forcée de les revoir après des années, il s'agirait d'une œuvre située à la limite du genre confidentiel, donc personnel et intime, et de l'essai, voire de la fiction. Les explications et autojustifications que Sand prodigue dans la «Préface» de la deuxième édition des *Lettres...* en 1843 et dans *l'Histoire de ma vie*, prouveraient que la romancière était consciente du caractère hybride de cette œuvre, considérée depuis toujours comme autobiographique². Il serait vain de nier que l'élément autobiographique imprime aux *Lettres d'un voyageur* un cachet personnel très prononcé. Ce n'est pourtant pas cet aspect de l'ouvrage qui va nous intéresser. Par contre, nous nous proposons de considérer celui-ci par le biais de l'élément épistolaire qui s'y montre des plus importants.

Le choix de cette forme est porteur d'avantages, mais aussi de contraintes spécifiques. Que ce soit pour une lettre-confiance intime ou pour une

¹ La composition des lettres s'étend d'avril 1834 à novembre 1836. Publiées d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (I–XI) et la *Revue de Paris* (XII), elles paraîtront en volume en 1837, avec des remaniements quant à l'ordre, la numérotation et leur contenu. La seconde édition (Perrotin, 1843), sera dotée d'une «Préface» de George Sand. C'est l'édition Hetzel de 1857 qui est prise pour la définitive.

² La confirmation en est qu'elles ont été publiées dans: G. Sand, *Œuvres autobiographiques*, t. 2, éd. de Georges Lubin, Bibliothèque de la Pléiade, t. 2, Paris 1971. C'est à cette édition que renvoient toutes les citations dans le texte.

lettre-essai, récit de voyage, etc., la présence du destinataire y est déterminante. Co-auteur de la lettre, selon la formule de S. Skwarczyńska³, le destinataire n'est pas que le lecteur de la missive. Il influe, de par sa présence «en creux», sur le contenu et la tonalité de la lettre. La fonction première, canonique de la lettre n'est-elle pas d'instituer un contact personnel abolissant la distance spatiotemporelle? Dialogue imité, mais dialogue quand même, la lettre met en avant aussi bien le *je* de celui qui écrit que le *tu/vous* auquel on s'adresse. Ces évidences, rappelées ici en guise de remarques préliminaires, se compliquent pourtant lorsqu'on les applique aux *Lettres d'un voyageur* de Sand.

Qui sont les partenaires de cette communication par lettres? Au niveau communicationnel interne, ce sont, d'un côté, le narrateur – vieux voyageur, «triste pèlerin», de l'autre, diverses personnes réelles (ou fictives), nommées ou non dans les titres des lettres. Derrière ces partenaires, au niveau de la communication littéraire, se cachent, bien sûr, l'auteur et le lecteur (le public). Ce «jeu à l'épistolaire», qui ne va pas sans rappeler le roman par lettres du XVIII^e siècle, n'est pourtant fictif qu'à demi et à des degrés

Tableau

N° définitif	Parution dans la revue	Titre de la lettre dans la revue	Titre dans l'édition en volume
I	<i>RDM</i> , 15 mai 1834	Lettres d'un Voyageur	–
II	15 juill. 1834	L. d'un v., II	–
III	15 sept. 1834	L. d'un v., III	–
IV	1 ^{er} juin 1836	L. d'un v., VI	A Jules Néraud
V	15 janv. 1835	Lettres d'un oncle	A François Rollinat
VI	15 juin 1835	L. d'un v., IV, A Everard	A Everard
VII	1 ^{er} sept. 1835	L. d'un v., V, Sur Lavater et sur une maison déserte	A Franz Liszt. Sur Lavater et sur une maison déserte
VIII	15 oct. 1834	Le Prince	Le Prince
IX	1 ^{er} juin 1836	Au Malgache (incorp. à la l. IV)	Au Malgache
X	15 nov. 1836	L. d'un v., VII, A Charles Didier	[A Charles Didier, éd. 1837] A Herbert (à partir de 1843)
XI	15 nov. 1836	publ. à la suite de la précéd., titre: VIII. A Giacomo Meyerbeer	A Giacomo Meyerbeer
XII	<i>Rev. de Paris</i> 29 mai 1836	Lettre à M. Nisard	A M. Nisard

³ S. Skwarczyńska, *Teoria listu [Théorie de la lettre]*, Lwów, 1937, p. 74.

divers, selon l'optique adoptée pour examiner l'ouvrage. Or, nous avons remarqué que cette optique change, selon que l'on observe ces douze lettres dans leur version originale, publiées au rythme de parution de la *Revue des Deux Mondes* ou qu'on les considère dans leur ensemble paru en volume, en tant qu'œuvre littéraire autonome. Il ne s'agit pas seulement de modifications de contenu, ordre des lettres, etc., mais encore de changement de titres, de destinataires, enfin, de la manière dont la romancière elle-même traitait ces lettres au moment où elle les composait et envoyait à son éditeur François Buloz. La comparaison des deux éditions ne manque pas de paraître intéressante (v. le tableau p. 98).

Mis à part les changements de numérotation, il est frappant de voir les modifications quant aux titres des lettres qui signalent, ou non, les destinataires explicites⁴. On observe quelques procédés: 1) les titres n'indiquent aucun destinataire (I–III, VIII); 2) les destinataires nommés sont les mêmes dans les deux éditions (VI, IX, XI, XII); 3) l'édition livresque nomme le destinataire, absent de la première version (IV, V, VII); 4) le nom du destinataire change: c'est le cas de la lettre X, adressée d'abord à un ami de Sand, Charles Didier; celui-ci sera remplacé, dès l'édition de 1843, par le nom d'un personnage fictif (Herbert). Ainsi huit sur douze, soit deux tiers des lettres publiées en volume, nomment les destinataires explicites dans les titres, dont sept sont des personnes réelles⁵.

Considérées du point de vue des destinataires explicites, les *Lettres d'un voyageur* révèlent d'autres procédés intéressants. On observe trois façons de constituer ces destinataires: 1° certaines des lettres sont composées à partir de missives authentiques que George Sand a écrites à ses amis berrichons, Jules Néraud, nommé Le Malgache, et François Rollinat (IV, IX). Sand l'a avoué elle-même dans sa correspondance, la «Préface» des *Lettres...* et même dans la version originale de la lettre IV. 2° La plupart des lettres sont écrites à la fois à l'intention d'une personne réelle et du lecteur (I–III, V–VII, X–XII, soit neuf lettres). 3° Une seule lettre est adressée uniquement au lecteur, le destinataire explicite n'étant ni nommé, ni même présent dans le contenu (VIII).

Le fait est frappant: sur douze lettres au total, onze s'adressent à des destinataires explicites. La question qui se pose serait de savoir si la présence de ces destinataires détermine en quoi que ce soit le contenu et

⁴ Pour les termes: «destinataire explicite», «implicite» v. K. Wingard, «Correspondance et littérature épistolaire: George Sand en 1834» in: *Ecrire, publier, lire. Les correspondances*, Nantes 1983, p. 167–168. V. aussi les réflexions de: A. Szabó, «Correspondance et discours apologétique» in: G. Sand, *Une Correspondance*, Paris, 1994, pp. 50–70.

⁵ Sous les noms *Everard* et *Le Malgache*, qui sont de l'invention de G. Sand, se cachent, respectivement, Michel de Bourges et Jules Néraud.

la tonalité de ces lettres. On ne peut y répondre que par l'affirmative, mais le problème mérite d'être examiné de plus près.

Le premier cas est le plus spectaculaire. On assiste à une transposition de lettres authentiques en littéraires, impossible d'ailleurs à vérifier, faute de manuscrits⁶. Ces lettres IV et IX, qui sont parmi les plus belles de tout le recueil, gardent la tonalité chaleureuse des lettres familières adressées à des amis intimes. La tonalité, mais aussi certains procédés: les références et allusions à une réalité familière aux correspondants, les mentions des lettres ou propos échangés, les interpellations ayant à maintenir l'illusion d'une présence, d'un contact direct. «Combien j'ai à te remercier, mon vieil ami, d'être venu tout de suite!» (IV, p. 735); «Merci, mon bon vieux Malgache, merci de ta lettre; aucun remède ne peut être plus efficace que ces paroles d'amitié» (*ibidem*, p. 736); «Ecrivons-nous tous les jours, je t'en prie» (*ibidem*, p. 237); «Comment vas-tu, mon ami? tu es parti bien triste et bien malade» (*ibidem*, p. 744). Encore sommes-nous loin d'en avoir épuisé le répertoire.

Le début de la lettre IX, au Malgache, est encore plus curieux: «J'arrive au pays, et je ne t'y trouve plus; une lettre de toi, datée de Marseille, m'arrive presque en même temps. Où vas-tu [...] *Je t'écris par la «Revue des Deux Mondes»; tu l'ouvriras certainement à Alger*» (p. 869, nous soulignons). Correspondre au moyen d'une lettre imprimée dans une revue semble pour le moins étrange: le texte, quoique devenu littéraire, se trouve investi d'une fonction pragmatique inhérente à la lettre authentique. De plus, ce n'est pas là un pur procédé de la «fiction du non-fictif»: on en retrouve les traces dans la correspondance de Sand. Dans une lettre à Musset, elle avoue, à propos de la I^e «lettre d'un voyageur»: «*je t'ai écrit une longue lettre sur mon voyage dans les Alpes, que j'ai l'intention de publier dans la revue. Je te l'enverrai, et si tu n'y trouves rien à redire, tu la donneras à Buloz*» (*Corr.*, II, p. 564, nous soulignons). On ne peut s'empêcher de penser que, à l'époque où ces lettres paraissaient dans la revue, la romancière avait l'impression de correspondre par leur moyen avec ses amis. Ainsi, dans les lettres qu'elle leur adresse, elle les renvoie à telle «lettre d'un voyageur», afin de suppléer à ce qu'elle n'avait pas dit en privé⁷. Cette attitude, qui confond curieusement le statut privé et littéraire des «lettres d'un voyageur», se laisse peut-être comprendre à la lumière de l'aveu de la romancière: «*Quelques-unes [de ces lettres] furent même écrites à la course, en hâte à l'heure du courrier et jetées à la poste, sans arrière-pensée de publicité*» («Préface», p. 645, nous soulignons).

⁶ V. les notes de Georges Lubin dans: G. Sand, *Correspondance*, t. 2, Paris, 1966, p. 700, 703; t. 3, Paris, 1967, p. 349, 392.

⁷ V. surtout ses lettres à H. Chatiron, *Correspondance*, t. 2, p. 608 et à Ch. Meure, t. 3, p. 467.

On n'a pas à en induire que Sand oubliait le lecteur, loin de là, mais il y a lecteur et lecteur. A cette époque orageuse de sa vie, Sand se montre parfois fort préoccupée non seulement du public littéraire, mais encore de personnes concrètes, ou simplement de l'opinion publique. C'est surtout manifeste pour les lettres IV et IX, dont elle entend se servir afin de prévenir en sa faveur l'opinion publique qui lui était hostile, lors de son procès de séparation en 1836.

Mon cher Buloz, écrit-elle à son éditeur, Didier me mande que ce que je donne à la *Revue des Deux Mondes* est un peu trop personnel. [...] Ces fragments sont en effet très personnels, et ce n'est pas à autre fin que je les publie en ce moment. L'épouvantable guerre qu'on me fait durant ma vie, les intrigues de tout genre dont mon ennemi se sert pour me voler au nom de la morale publique, sont cause que je suis forcée de lever un peu mon voile [...]. Je n'ai d'autre défense que celle des poètes (*Corr.*, III, p. 405)⁸.

Le second cas, concernant les lettres écrites *en même temps* au destinataire explicite et au lecteur, est aussi à nuancer. Comme cela se passe dans une correspondance authentique, la personne du destinataire, mais encore la nature du rapport qui le relie à l'épistolier, se montrent décisives pour le caractère et la tonalité des lettres. De ce point de vue, il est possible de distinguer, parmi les neuf lettres relevées, trois types de textes: 1° lettres à une personne mal connue (Meyerbeer, XI) ou inconnue (Nisard, XII); 2° lettres aux amis (Rollinat, V; Michel de Bourges, VI; Liszt, VII; Ch. Didier, X); 3° lettres à Musset (I-III). Cet ordre suit la ligne ascendante de l'empreinte émotionnelle de ces textes.

Les lettres XI et XII se distinguent de toutes les autres, par le ton de déférence et de politesse, conforme au «bon usage» épistolaire. Mais cette politesse se teint d'une humilité non jouée, lorsque le narrateur s'adresse au célèbre compositeur, comme tout amateur qui cherche à exprimer son admiration au *maître*:

Vous m'avez permis de vous écrire de Genève, et j'ose user de la permission, sachant bien qu'on ne vous accusera jamais de *camaraderie* avec un pauvre poète de mon espèce (p. 916-917)⁹.

La lettre XII est encore différente. George Sand y rejette le masque du «vieux voyageur», le narrateur représentant l'auteur des romans dont il défend les principes. C'est un texte de polémique littéraire, conçu en plaidoyer *pro domo*; mais, à travers toutes les réserves calculées pour ne

⁸ Elle ne fera pas autre chose, d'ailleurs, pour une lettre aussi peu personnelle que la XII^e à M. Nisard; elle demande notamment à Charles Meure de faire circuler cette lettre de façon qu'elle tombe dans les mains des... magistrats de son pays (engagés dans son procès)! V. *Correspondance*, t. 3, p. 467-468.

⁹ Ce début annonce la tonalité de la lettre tout entière; le narrateur s'adresse le plus souvent au destinataire *per* «maître».

pas vexer le critique (qui pourtant ne lui était pas hostile¹⁰), perçoit un ton de dignité, pour ne pas dire de supériorité mal cachée. Vers la fin de la lettre, George Sand se permet même de prêcher Nisard, visant, derrière lui, tous les autres critiques: «Réduits à juger de pâles compositions, ne serait-ce pas, messieurs, une raison de plus pour vous autres de vous en prendre au fond des choses [...]?» (p. 942-943).

Parmi les lettres destinées aux amis, les VI^e et VII^e sont moins personnelles que les autres, en ce sens que le narrateur s'y montre davantage préoccupé des problèmes généraux. Le texte adressé à Michel de Bourges se distingue pourtant par le ton de polémique; le narrateur, réfutant les opinions trop catégoriques du destinataire, défend chaleureusement les artistes. Aussi la dialogicité de cette lettre est-elle fort prononcée. Par contre, la lettre X à Charles Didier en est dépourvue. Dans ce «journal de voyage», la présence et la personnalité du destinataire se font à peine sentir. Le remplacement du destinataire réel par un personnage fictif semblerait le confirmer.

Les lettres de Venise, adressées à Musset, constituent un cas tout particulier. D'abord, le souci de discrétion, absent des lettres aux amis, se pose ici avec acuité à la jeune femme qui se trouve dans une situation sentimentale plutôt délicate¹¹. Le problème est surtout flagrant pour la I^e «lettre d'un voyageur», dont l'enjeu est assez audacieux: «parler tout haut de [sa] tendresse» pour son ancien amant sans le froisser et, en même temps, de manière à «fermer tout à coup la gueule à ceux qui ne manqueront pas de dire qu'[il l']a ruinée et abandonnée» (*Corr.*, II, p. 569). Dans cette même lettre intime à Musset (du 29 avril 1834), Sand s'explique longuement, afin de le convaincre de donner la lettre de Venise à la revue: «d'ailleurs il n'y a pas de nom tracé dans cette lettre, on peut la prendre pour un fragment de roman, nul n'est obligé de savoir si je suis une femme» (*ibidem*, p. 570, nous soulignons). À l'intention du lecteur «en tiers» qu'est le public, Sand doit procéder à des changements d'ordre capital, à commencer par les relations (avouées) entre le narrateur et le narrataire. S'affublant du masque de «vieux voyageur», la romancière ne peut donc parler que d'amitié et se voit obligée de modifier certains faits racontés. Le décalage informationnel entre le destinataire explicite et le destinataire implicite, qui est le propre de toute lettre fictive, devient ici spectaculaire, voire insolite: le premier destinataire, Musset, devait y lire l'expression de tendresse en même temps qu'une autojustification de son ancienne maîtresse. Le lecteur,

¹⁰ La lettre XII est une sorte de réplique à l'article de Jean-Marie Nisard, paru dans la *Revue de Paris* le 15 mai 1836.

¹¹ Après un séjour orageux et douloureux passé à deux à Venise, Musset rentre à Paris et Aurore reste à Venise avec son nouvel amant, le docteur Pagello.

qui doit y voir autre chose, peut s'étonner que le texte vibre d'une émotion mal contenue, qui apparente parfois cette lettre à l'héroïde.

Qu'en est-il de la présence du lecteur virtuel dans les *Lettres d'un voyageur*? Quoi qu'en dise George Sand dans sa correspondance, la pensée de cet «inconnu en tiers» («Préface», p. 645) ne l'a jamais quittée. C'est lui que visent les «portraits des destinataires» et les «portraits des tiers»¹². C'est à lui que sont adressés les détails des faits évoqués, pourtant connus des destinataires explicites, ainsi que les citations des propos échangés: toutes ces informations, redondantes pour une correspondance authentique, servent à rendre le texte compréhensible au lecteur. Mais il y a plus que cela. Dès la version originale des *Lettres...*, Sand se montre fort préoccupée de son rôle de «vieux voyageur». A l'en croire, ce rôle lui a permis de concilier deux objectifs: parler d'elle-même sans avoir à trop s'exhiber et conférer à l'œuvre une portée humaine générale. Dans deux passages de la lettre IV, élagués de l'édition en volume, on voit l'auteur s'excuser de livrer au public des fragments aussi personnels: ce seraient ses amis qui l'auraient engagée à publier ces lettres à l'intention, dit-elle, de «nos amis inconnus [...] qui souffrent maintenant [...] les mêmes maux dont je souffrais hier»¹³. Il serait injuste de croire George Sand hypocrite. Il faudrait plutôt voir dans cette attitude, le penchant à une écriture autobiographique permettant de joindre le besoin de s'exprimer et de se représenter à l'intention d'autrui: «son goût pour la littérature épistolaire tient visiblement à cette situation d'entre-deux qu'elle implique»¹⁴.

Dans les *Lettres d'un voyageur*, l'on observe un phénomène rarement possible à voir d'aussi près. Dans la version originale des lettres, l'on assiste à la gestation d'une œuvre littéraire, qui n'exclut pourtant pas des attaches avec la vie personnelle de l'auteur. Le destinataire réel et le lecteur s'y côtoient et la lettre, visant un public anonyme, ne perd pas pour autant son pouvoir sur le destinataire explicite. Les limites entre le réel et le littéraire, entre l'épistolaire et le fictif s'estompent, créant une zone incertaine, aux contours flottants.

¹² Les termes d'après: R. Duchêne, «Lettre et portrait au XVII^e siècle» in: *Le Portrait littéraire*, Presses Universitaires de Lyon, 1988, p. 121-129.

¹³ Variantes, p. 1448. V. aussi l'autre passage sacrifié: «Au moment de cacheter le paquet pour l'envoyer à l'impression, je me sens saisie d'un scrupule plein de tristesse et d'amour pour des êtres souffrants aux mains de qui cet écrit peut tomber», variantes, p. 1454. Signalons encore que ces passages portent la marque spécifique de cet «hermaphrodisme grammatical» (terme de G. Lubin) propre à l'écriture de George Sand, soit l'emploi alterné (hésitant?) de l'accord du participe passé. Dans l'édition définitive des *Lettres d'un voyageur*, c'est le masculin grammatical qui est gardé de façon conséquente.

¹⁴ J.-L. Diaz, «Comment Aurore devint George? – la Correspondance de George Sand comme préface à la vie d'écrivain (1820-1832)» in: G. Sand, *Une Correspondance*, p. 43.

Quand les orages de la jeunesse auront passé, George Sand n'attachera plus d'intérêt à ce caractère double de la communication. En 1843 déjà, la romancière coupe définitivement le cordon ombilical qui rattachait les *Lettres d'un voyageur* à sa vie personnelle: une œuvre littéraire surgit, autonome, qui tient par la force de son style et de sa composition. Des partenaires de la communication, restent l'auteur et le lecteur. Le premier, dans son costume de «vieux voyageur», un peu drapé, certes, mais facilement identifiable. Le second, cet «inconnu en tiers», personne énigmatique qu'il s'agit d'émouvoir, instruire et, pourquoi pas, d'amadouer.

A mesure que le temps passe, George Sand intègre de plus en plus ces lettres de jeunesse dans son œuvre littéraire. Dans sa «Préface» de 1843, elle tient encore à établir une sorte de connivence avec le lecteur, fondée sur une expérience commune: «je suis votre semblable, hommes de mauvaise foi! Je ne diffère de vous que parce que je ne nie pas mon mal [...]. Vous avez bu le même calice, vous avez souffert les mêmes tourments» (p. 647). Dans l'*Histoire de ma vie*, elle n'en parle plus que comme des vestiges d'une époque éloignée. Le vieux voyageur n'est plus qu'une sorte de héros de roman: «je voulais faire le propre roman de ma vie et n'en être pas le personnage réel, mais le personnage pensant et analysant»¹⁵. La littérature reprend ses droits. En fait, George Sand «découvre, bien avant les modernes, que toute vie est un roman, ou plutôt [...], que toute la perception que nous avons de nous et des autres part de la littérature et y revient»¹⁶.

Regina Bochenek-Franczakowa

LISTY PODRÓŻNIKA GEORGE SAND: GRY I CELE KOMUNIKACJI EPISTOLARNEJ

Listy podróżnika George Sand są utworem jedynym w swoim rodzaju, sytuującym się na pograniczu literatury autobiograficznej i eseistyki. Składa się nań dwanaście listów adresowanych najczęściej do znanych pisarce osób. Zainteresował nas fakt, że w pierwotnej wersji listów, ukazujących się w *Revue des Deux Mondes* w latach 1834–1836 zauważyć można silnie zaznaczoną obecność realnego adresata, a co za tym idzie, funkcji pragmatycznej listu. W tekście znaleźć można sygnały świadczące o tym, że pisarka traktowała czasem owe listy – przeznaczone do publikacji, a więc skierowane do nieznanego czytelnika – niemal na równi

¹⁵ G. Sand, *Œuvres autobiographiques*, t. 2, p. 299.

¹⁶ J.-P. Lacassagne, «Le discours épistolaire comme travail sur soi» in: G. Sand, *Une Correspondance*, p. 148.

z listami prywatnymi. To przemieszanie fikcji i rzeczywistości zostaje zatarte w wersji książkowej utworu (pierwsze wydanie w 1837 r.). Z partnerów komunikacji zostaje już tylko autor i czytelnik, co usankcjonowała sama pisarka mówiąc po latach o *Listach podróżnika* jak o utworze na poły fikcyjnym. Narrator – ów stary podróżnik, staje się jedną z postaci, w które George Sand wcieliła swe przeżycia i refleksje, same zaś listy nabierają charakteru esejów, z emocjonalnie zabarwionymi akcentami osobistymi.